

Hippocrate, père de la séméiologie et de la déontologie médicale

Hippocrate, father of semeiology and medical deontology

E. Dupont

Service d'Immunologie-Hématologie-Transfusion, Hôpital Erasme, U.L.B.

RESUME

Elaborée il y a 24 siècles, l'œuvre d'Hippocrate et de son école est considérable. Elle touche en effet tous les aspects de la médecine, de la chirurgie et même de l'obstétrique qu'elle aborde par trois approches : l'observation clinique par constitution pour chaque malade d'un document qu'on peut considérer comme l'ancêtre du dossier médical et l'utilisation de signes cliniques dont certains sont toujours en usage dans la séméiologie moderne ; le Serment, fondement de l'éthique de bienfaisance, encore prêté aujourd'hui, mais sous une forme actualisée, par les futurs médecins ; la théorie humorale qui propose un concept physiopathologique des maladies et en déduit une approche thérapeutique qui fut appliquée jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle par manque de connaissances suffisantes sur le fonctionnement des organes et l'origine des maladies. Elle amalgame sous une forme pseudocohérente des conceptions archaïques issues des philosophes présocratiques sur la structure de la matière transposées aux humeurs qui traversent le corps et des observations faites sur l'évolution de maladies infectieuses. Les concepts actuels des maladies et notamment le rôle des agents pathogènes la rendent obsolète.

Rev Med Brux 2005 ; 26 : 193-7

ABSTRACT

Elaborated 24 centuries ago, Hippocrate's and his school's works are considerable. They concern all aspects of medicine, surgery and even obstetrics, tackled by three approaches : clinical observation by constitution for each patient of what can be considered as the ancestor of the current medical file and by use of clinical signs still in application in modern semeiology ; the Oath, basis of benevolence ethic, still taken nowadays but in an actualized form by future medical doctors ; humoral theory which proposes a physiopathological concept of diseases and deduces a therapeutical approach still in use until the end of 19th century, by lack of sufficient knowledge about organs function and origin of diseases. It consists in an amalgam of archaic concepts, elaborated by presocratic philosophers about matter's structure transposed to body fluids and presented in a pseudocohérent form. Current concepts of diseases, especially role of pathogens render it obsolete.

Rev Med Brux 2005 ; 26 : 193-7

Key words : Hippocrate, humoral theory, Oath

*Clysterium donare
Postea seignare
Ensuitta purgare*

Molière. Le malade imaginaire.

L'erreur n'a rien d'étrange ; c'est le premier état de la connaissance. Alain

On considère que l'introduction de la méthode anatomoclinique au début du 19^{ème} siècle, suivie peu de temps après par l'explosion de la bactériologie puis des disciplines associées à la biologie constitue l'acte

de naissance de la médecine scientifique^{1,2}. On pourrait penser que celle-ci a fait table rase des médecins du passé.

Bien que né il y a plus de 24 siècles, Hippocrate, le père de la médecine^{3,4} (Figure 1), jouit toujours d'un prestige considérable. Il laisse une œuvre énorme⁴ dont une partie doit être mise dans le contexte de l'époque. La théorie humorale élaborée à partir des concepts des philosophes présocratiques puis reprise par Aristote et par Galien fut transmise par les médecins arabes au monde occidental^{1,2,5} où elle a été érigée en dogme

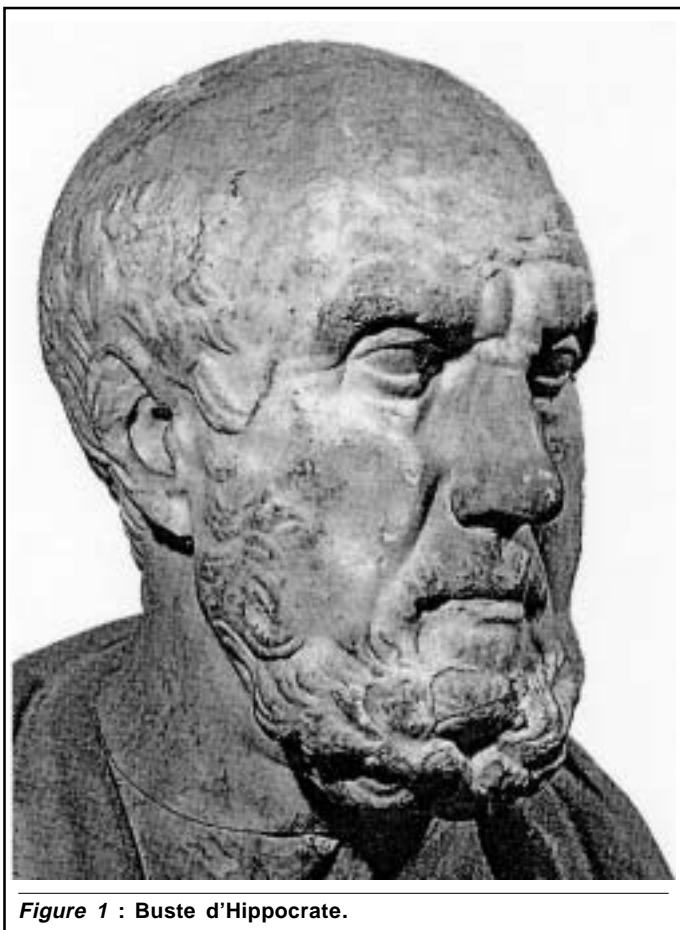


Figure 1 : Buste d'Hippocrate.

notamment sous l'influence de la scolastique. Raillée par Molière, elle a continué à faire des ravages jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle notamment par des pratiques dangereuses comme les saignées injustifiées et l'usage inconsidéré des laxatifs.

La renommée toujours actuelle d'Hippocrate est liée à deux éléments de ses travaux, le Serment⁶ et sa contribution décisive à l'observation clinique. Le Serment toujours prêté par les futurs médecins sous une forme modernisée reste la base de la déontologie médicale en particulier de l'éthique de bienfaisance. Son œuvre est aussi une quête inlassable de signes cliniques, utilisés alors pour établir le pronostic des maladies. Il peut donc être considéré comme l'initiateur de la séméiologie. Dans ses traités, on trouve de nombreuses descriptions de cas cliniques dont la structure est proche de celle que nous respectons dans nos observations actuelles.

Sa biographie^{3,4} est incertaine et entachée d'éléments mythologiques et légendaires.

Il serait né vers 450 à 460 avant J.-C. dans l'île de Cos et mort en Thessalie peut-être à 85 ans, voire plus, soit entre 375 à 351. L'île de Cos est située en face de Bodrum, l'ancienne Halicarnasse sur l'actuelle côte turque. En face de Cos, il y a une presqu'île où se trouvait la cité de Cnide, avec une école de médecine rivale de celle de Cos. La ville de Milet, important foyer philosophique était proche. Les médecins de l'époque étaient itinérants et allaient de ville en ville pour des périodes prolongées. De ces voyages, Hippocrate a

retenu l'influence des climats et de la qualité du milieu sur la santé des habitants. Certains le considèrent donc comme un précurseur de la météorologie et de l'écologie.

A une période où la maladie était encore considérée comme un châtime des dieux, un des apports de la pensée d'Hippocrate⁷ sera la rupture avec les théories magiques et l'introduction de la rationalité en médecine, la cause de toute maladie pouvant être élucidée par la méthode scientifique. Cette thèse est déjà présente dans un des ses plus fameux traités⁴, "**Des airs, des eaux et des lieux**" : "*Chaque maladie a une cause naturelle et sans cause naturelle, rien ne se produit*". Elle est reprécisée dans la description restée fameuse de l'épilepsie⁴ dans "**Maladie sacrée**" : "*Sur la maladie dite sacrée, voici ce qu'il en est. Elle ne me paraît nullement plus divine que les autres maladies ni plus sacrée, mais de même que les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle elles naissent, cette maladie a une origine naturelle et une cause déclenchante*".

L'époque, le siècle de Périclès, est une des plus brillantes qu'ait connue la civilisation grecque. Hippocrate, contemporain de Socrate, Platon, Hérodote, Aristophane, Euripide, Eschyle, Démocrite, Phidias a participé à l'âge d'or de la pensée grecque⁵. Les médecins grecs étaient souvent philosophes. Ils connaissaient les médecines babyloniennes, égyptiennes et sans doute indiennes. Les écoles de philosophie du 7^{ème} au 5^{ème} siècle, aussi appelées présocratiques ou philosophies de la nature mêlaient dans leurs conceptions, composition du cosmos et du corps humain, formulées plus tard sous les termes de macro- et de microcosme. Ces médecins-philosophes spéculaient sur le fonctionnement du corps sans s'être investis dans l'anatomie ni la physiologie, vraisemblablement pour des raisons religieuses⁵.

L'œuvre d'Hippocrate qui est plutôt celle d'une école avec plusieurs auteurs^{3,4} comporte une soixantaine de traités, constituant le *Corpus* ou Collection hippocratique. Elle est difficile à lire avec notre vision moderne de la médecine. C'est plutôt sous forme abrégée, les "**Aphorismes**", sentences concises et didactiques, qu'il a livré à des générations de médecins, pratiquement jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, les fruits de sa longue pratique. Il a également laissé une empreinte non négligeable dans la culture générale. Bien des personnes, même dans le public non médical, connaissent aujourd'hui encore le célèbre premier aphorisme, "la vie est courte, l'art est long". La théorie des humeurs a également laissé des traces. Ainsi, la classification des tempéraments de type sanguin, bilieux, mélancolique ou atrabilaire (victime de l'humeur noire) et enfin flegmatique est entrée définitivement dans notre typologie.

ORIGINES MYTHIQUES D'HIPPOCRATE¹⁻⁵

Selon Platon, il appartenait au *genos* des Asclépiades, descendants d'Asclépios (Esculape), dieu de la

médecine et fruit des amours de la nymphe Coronis et du dieu Apollon. La légende veut que ce dernier, voulant se venger de l'inconstance de sa jeune maîtresse encore enceinte, la conduisît au bûcher, tout en retirant Asclépios de ses entrailles. Il le confia au centaure Chiron qui lui enseigna l'art de soigner les hommes. Le mythe d'Asclépios donna naissance au 7^{ème} siècle avant J.-C. à un culte avec des sanctuaires, le plus célèbre étant celui d'Epidaure. Durant leur sommeil, les malades y étaient visités par le dieu et à leur réveil, les prêtres étaient chargés d'interpréter les prescriptions divines. Les Asclépiades se transmettaient la médecine de père en fils. On a souvent parlé de dynasties médicales. Asclépios avait deux filles, Hygie, déesse de l'hygiène et Panacée, capable de tout guérir. Dans le Serment où elles apparaissent, on sera frappé par le fait qu'une des grandes préoccupations d'Hippocrate, transmettant son art non seulement à sa famille mais à des disciples qu'il formait, sera l'établissement de critères permettant de distinguer les vrais médecins des innombrables charlatans et guérisseurs qui exerçaient à l'époque. Il existe au sujet d'Hippocrate de nombreuses anecdotes et légendes. On a dit qu'il consultait et enseignait à l'île de Cos sous un platane. Il aurait sauvé Athènes de la peste (Figure 2) qui la ravageait entre 427 et 430 avant J.-C. en plaçant dans la ville des feux destinés à détruire les " miasmes " causant l'épidémie ; cet épisode pourtant fameux n'est cependant pas cité par Thucydide dans son récit de la peste d'Athènes. Son diagnostic était considéré comme infaillible. Il résolut divers cas difficiles, parmi eux, celui de Démocrite atteint de rire incoercible chez qui il put exclure la folie en

montrant qu'il s'agissait d'une forme de sagesse, le philosophe exprimant par cette manifestation son mépris pour la vanité des hommes. Il montra aussi que la dépression qui frappait Perdicas de Macédoine était en réalité une maladie amoureuse aisément curable dès identification de l'objet de l'affection.

THEORIE HUMORALE^{3,4,8}

Les connaissances d'Hippocrate et de son école sur l'agencement des organes et leur fonction étaient rudimentaires. Il faudra attendre le 3^{ème} siècle avant J.-C. avec Hérophile et Erasistrate de l'école d'Alexandrie pour qu'une médecine basée cette fois sur l'anatomie s'élabore progressivement. Le système d'Hippocrate était basé sur l'existence de fluides traversant le corps humain ou humeurs. L'hypothèse déjà connue des médecins égyptiens avait été formulée à partir d'observations faites lors de l'embaumement des cadavres. D'abord au nombre de deux (le sang et la bile), elles devinrent progressivement quatre : le sang, la bile dorénavant divisée en bile jaune venant du foie et en bile noire (atrabile) venant de la rate et enfin le phlegme (ou lymphes ou pituite) venant du cerveau ou du poulmon. Hippocrate combina ces quatre humeurs aux quatre éléments déjà décrits aux siècles précédents par les philosophes présocratiques. Les éléments étaient les ingrédients fondamentaux constituant tout être et toute chose. Si Thalès de Milet (624-550) avait défini l'eau, pour Anaximène, l'air était considéré comme l'élément fondamental alors que selon Héraclite⁹, il s'agissait du feu et de la terre. Pythagore (560-500) reprit ces quatre éléments sous forme de polyèdres figurant des nombres qui acquièrent une valeur quasi magique. Aristote (384-322) confirma cette théorie des quatre éléments. Sous l'influence de la scolastique à la fin du Moyen Age, elle devint dogme. Ces quatre éléments étaient également définis par des qualités physiques agencées de façon binaire : chaud et froid, humide et sec. Ainsi l'air était à la fois chaud et humide et le feu chaud et sec ; la terre était froide et sèche et l'eau froide et humide. La suite de la théorie, basée sur le raisonnement analogique s'enrichit progressivement d'une série d'amalgames. Les quatre éléments furent associés aux quatre saisons et combinés avec les quatre humeurs. Un système quaternaire auquel s'ajoutèrent quatre tempéraments et même les quatre âges de l'homme (enfance, jeunesse, maturité, vieillesse) se développa mais c'est l'influence des saisons qui devint l'élément principal du système. Ainsi le sang, chaud et humide prédominait au printemps et la bile jaune, chaude et sèche en été. L'automne favorisait la bile noire, froide et sèche et l'hiver, froid et humide, le phlegme. Ces humeurs étaient mues par un flux constant dont l'équilibre définissait la santé ou crase. Leur déséquilibre expliquait la maladie ou dyscrasie. Au Moyen Age, les quatre évangélistes et les quatre tonalités musicales furent même inclus. Hippocrate greffa à ce système arbitraire des éléments cette fois d'observation très soignée qu'il avait accumulés concernant l'évolution de maladies infectieuses ou inflammatoires (plaies, abcès cutanés, arthrite, coryza et paludisme, fréquent en Grèce à l'époque). Il élaborait un modèle

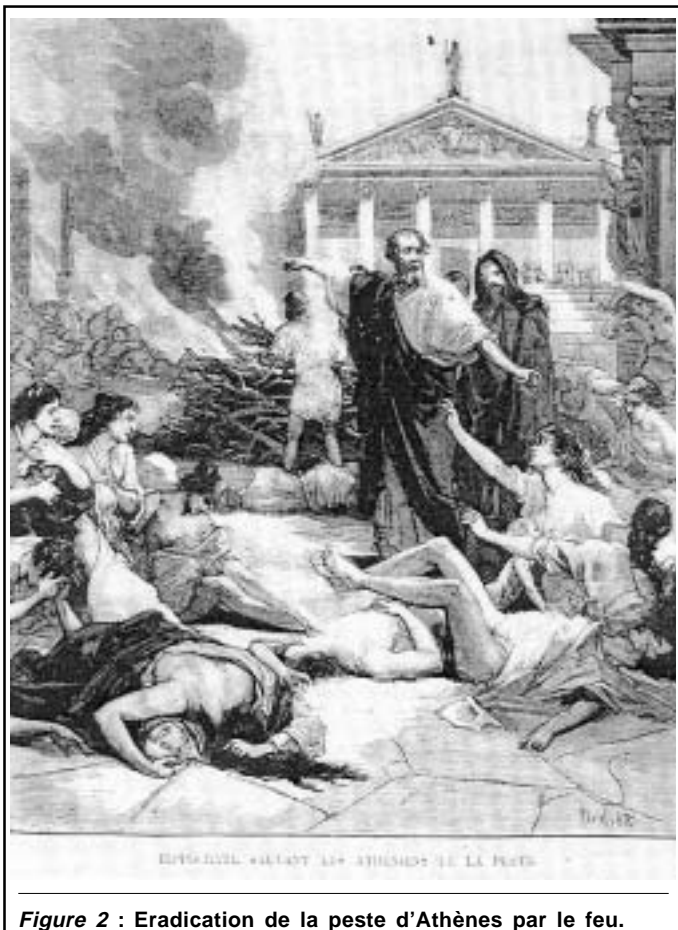


Figure 2 : Eradication de la peste d'Athènes par le feu.

général qu'il formula souvent en termes empruntés à l'art culinaire ou à la stratégie militaire. Lors de maladies, l'humeur perdait sa fluidité et devenait crue ou "peccante". Elle se déposait par "coction" sur l'organe malade. Le mal atteignait alors son paroxysme ou "crise". Le rôle du médecin consistait à observer avec attention pendant ces jours si l'affection atteignait son dénouement ou "lyse" ou au contraire s'il y avait récurrence voire décès du malade. La lyse correspondait à l'évacuation de l'humeur. Elle pouvait se produire par exemple par suppuration, expectoration. Elle pouvait se faire également par la transpiration, les selles, les urines, la bile, les vomissements ce qui explique que la quantité et la qualité de ces fluides devaient être examinées quotidiennement par le médecin. Celui-ci formulait son pronostic et prescrivait une thérapeutique destinée à permettre l'évacuation "naturelle" de ces humeurs nocives ("natura medicatrix"). Elle était facilitée par l'usage de purges, de plantes diurétiques et de saignées. L'humeur pouvait être également neutralisée par son "contraire", par exemple ce qui était chaud devait être traité par le froid et vice-versa. Plus rarement, elle l'était par l'usage de remèdes "semblables" ("similia similibus curantur"). Cette "vertu" un peu mystérieuse fut reprise par Hahnemann au 18^{ème} siècle pour devenir la base de l'homéopathie.

La richesse de la pharmacopée hippocratique laisse supposer qu'à côté d'un certain nombre de remèdes dotés selon toute vraisemblance d'une certaine efficacité, il y en avait d'autres plus fantaisistes agissant sans doute par effet placebo. Ceux-ci pouvaient être sélectionnés par exemple en raison de l'analogie de leur forme ou de leur couleur avec l'organe malade, approche qu'on appellera à la fin du Moyen Age la théorie des signatures. Les médicaments³ étaient utilisés en breuvage, en décoction, la plus courante étant la ptisane, décoction d'orge mondé. Ils l'étaient également en infusion, en injection, en pommade, en cataplasme, en pessaire, etc. Le médecin attendait d'un médicament qu'il produise une évacuation par effet laxatif, révulsif, expectorant, diurétique, phlegmagogue, cholagogue, etc.

APPORT D'HIPPOCRATE DANS L'OBSERVATION CLINIQUE DU MALADE

Comme pour compenser les excès de la théorie humorale et sa propension à la spéculation, l'école hippocratique était caractérisée par sa prudence ("primum non nocere") et son pragmatisme. Elle développera une qualité, qu'on appellera plus tard le sens clinique, par sa capacité d'écouter le malade et d'accorder une attention extrême au moindre détail. Toutes les facultés d'observation du médecin étaient mises en éveil.

"Rechercher ce qu'on peut percevoir en regardant, en touchant, en écoutant, en flairant, en goûtant et en appliquant l'intelligence : enfin ce qui peut se connaître par tous nos moyens de connaissance".

L'école hippocratique allait définir un ensemble



Figure 3 : Réduction de la luxation de l'épaule (manœuvre d'Hippocrate).

de signes très importants dont la signification pathogénique ne se préciserait qu'ultérieurement. Initialement, l'accent était mis sur leur rôle pronostique. Parmi eux, citons le faciès hippocratique, prélude à la mort rapprochée du malade, la carphologie (*flapping tremor*) dans l'encéphalopathie hépatique et l'hippocratismes digital dans les affections pulmonaires chroniques. Utilisant l'oreille, elle pratiquait l'auscultation pulmonaire immédiate et classifiait les bruits perçus dans la cage thoracique du malade : bruit de cuir neuf, de grésillement de vinaigre, de liquide. Il a fallu attendre Laennec, lecteur d'Hippocrate et inventeur du stéthoscope vers 1810, pour que soit enfin reconnue l'auscultation. Hippocrate palpait les abdomens et pouvait mettre en évidence du liquide intra-abdominal par la manœuvre qui fut appelée succussion hippocratique.

Ces observations étaient consignées sous forme de fiches individuelles, ancêtres de notre dossier médical. Elles comportaient l'histoire de l'affection, ses relations avec des facteurs jugés importants comme le climat, la localisation géographique puis les données de l'examen physique et le pronostic et enfin les observations journalières concernant l'évolution de la maladie. Cette faculté de bien observer et examiner le patient et d'en déduire une approche rationnelle explique vraisemblablement pourquoi les chapitres de son œuvre qui concernent le traitement des luxations (Figure 3) et des formes de fractures accessibles à l'examen externe restent valables encore actuellement. Par contre, ceux qui abordent des lésions nécessitant, pour être diagnostiquées, des technologies modernes comme la radiologie sont obsolètes expliquant que les préceptes d'Hippocrate furent appliqués, du moins par les praticiens ruraux jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle.

En voici le texte original, basé sur la traduction d'E. Littré : " *Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon savoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins, je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître, et aux disciples liés par un engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion, semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille. Je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je voie ou entende en société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a pas besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je parjure, puissé-je avoir un sort contraire ! "*

La diffusion large toujours actuelle du serment dans les écoles de médecine explique qu'il a dû être modernisé, par exemple au niveau de l'invocation aux dieux et déesses du début. Dans ses versions initiales, le Serment se présentait comme un contrat d'association destiné aux membres étrangers aux Asclépiades. Son but originel était de préserver les intérêts et les privilèges de la " famille " récemment étendue aux disciples mais elle acquérait une portée plus générale dans la relation entre le médecin et le malade. Si le prestige et la compétence du médecin étaient décisives dans celle-ci, c'était par un élément éthique, la capacité de la part de celui-ci de respecter le secret des éléments appris pendant la consultation qu'elles favoriseraient la confiance du malade envers lui et contribueraient à sa guérison. Une déontologie était donc définie : elle comporterait le fait d'œuvrer pour le bien du malade, qualité qu'on appellera ultérieurement éthique de bienfaisance et l'abstention de tout geste susceptible de nuire au patient (" *primum non nocere* "). Outre le respect du secret, il s'y développait également un principe assez novateur, la notion d'égalité des hommes devant la souffrance et la mort. Les fondements d'une éthique nouvelle, préludes du christianisme et de la déclaration

des droits de l'homme y apparaissaient donc ; ils expliquent la pérennité du Serment.

Certes, des changements profonds sont survenus récemment dans la relation entre médecin et malade qui a perdu le statut de colloque singulier, une multitude d'acteurs médicaux et une technologie sans cesse croissante concourant maintenant à sa guérison. Dans sa forme traditionnelle, le Serment comprenait en outre plusieurs interdits comme l'administration de poison (euthanasie), la pratique de l'avortement et de l'opération de la pierre (ou taille). Si l'exérèse d'un calcul urinaire par voie vésicale réalisée à l'époque par des charlatans était dangereuse, les progrès de la chirurgie justifient évidemment qu'elle ne soit plus interdite. Le problème de l'avortement et de l'euthanasie a été modifié par les progrès récents de la thérapeutique et des techniques diagnostiques. Des lois, prises dans l'intérêt des patients, apportent maintenant une base juridique à des actes interdits jusqu'ici par l'éthique traditionnelle. L'interprétation actuelle qu'on pourrait fournir à ces interdictions est que le médecin doit s'abstenir d'interventions faisant courir un risque excessif au malade.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sournia JC : Histoire de la médecine. Paris, La Découverte, 1997
2. Tubiana M : Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape. Paris, Flammarion, Champs, 1999
3. Ayache L : Hippocrate. Paris, PUF, Que sais-je ?, 1992
4. Jouanna J, Magdelaine C : Hippocrate. L'art de la médecine. Paris, GF Flammarion, 1999
5. Jouanna J : La naissance de l'art médical occidental. In : Grmek D, ed. Histoire de la pensée médicale en occident. Tome 1 (Antiquité et Moyen Age). Paris, Seuil, 1995 : 24
6. Markel H : " I swear by Apollo " – On taking the Hippocratic oath. N Engl J Med 2004 ; 350 : 2026-9
7. Delaporte F : Hippocratismes. In : Lecourt D, ed. Dictionnaire de la pensée médicale. Paris, PUF, Quadrige, 2004 : 571
8. Byl S : Humeurs. In : Lecourt D, ed. Dictionnaire de la pensée médicale. Paris, PUF, Quadrige, 2004 : 578
9. Lloyd GR : Origine et développement de la pensée grecque. Paris, Flammarion, Champs, 1990

Correspondance et tirés à part :

E. DUPONT
Hôpital Erasme
Service d'Immunologie-Hématologie-Transfusion
Route de Lennik 808
1070 Bruxelles

Travail reçu le 7 octobre 2004 ; accepté dans sa version définitive le 20 décembre 2004.